

« Un miracle d'actrice. »

«HADEWIJCH», LES COUPS DE BIGOTS DE BRUNO DUMONT

GOLGOTHA Le cinéaste raconte avec intensité les errances d'une mystique.

HADEWIJCH DE BRUNO DUMONT

avec Julie Sokolowski, Yassine Salim... 1h45.

«C'est pas un homme dont j'ai besoin, c'est de Dieu.» Au moment où elle dit cela au jeune Yassine, qui doucement tente son coup, puisque tout lui porte à croire que le courant passe entre Hadewijch, la fille des beaux quartiers (quai d'Anjou sur l'île Saint-Louis, à Paris) et lui, vaguement voleur de scooter. Hadewijch ne s'appelle plus Hadewijch dans le film : elle s'appelle Céline. Hadewijch, c'est son prénom mystique, par correspondance, ou plutôt allégeance envers Hadewijch d'Anvers, béguine du XII^e siècle, qui recherchait Dieu hors du couvent dans une expérience extatique. C'est au couvent que Céline a été rebaptisée ainsi. Mais du couvent, où elle ne porte pas une seconde la robe et où elle reste habillée en «civil», la jeune fille se fait vite virer. Comme n'importe quelle adolescente intense se ferait lourder du bahut, parce que sa dévotion est à la limite de la caricature. Folle de Dieu, comme d'autres, du même âge et de la même allure, peuvent tomber folles de Ian Curtis ou de Rimbaud. Revenue à la ville, où son père est ministre, elle reste une amoureuse de Christ, quoi qu'il arrive et quoi qu'elle

fasse, en été, dans Paris qui lui appartient, à elle, comme à Yassine. Lequel, sans malice, l'invite à passer la voir, où comment, sans transition, débarque la folle de Dieu chez les fous de Dieu.

DOUCEUR. Dans l'arrière d'un kebab, Nassir, le grand frère de Yassine, initie des jeunes de sa cité à l'islam. Sur un banc ensoleillé (scène dingue de bout en bout), une discussion d'une grande dou-

On voit ce qui gêne : Dumont filme magnifiquement bien, et avec la plus grande écoute, une fille qui se trompe.

teur va amener, d'écoute en écoute, Hadewijch au jihad. Stage au Proche-Orient (Liban), passage à l'acte, événement immontrable, dans une rame du métro parisien. On se rappelle alors qu'Hadewijch est toujours suivie, servilement, d'un petit chien frisé blanc, qu'elle appelle le chien. Il y a un moment où le chien se fait moins présent à l'image. Désormais le chien, c'est elle. Qui suit au trot un discours auquel elle n'entend rien, dont elle ne comprend pas une seconde les enjeux, un pion qui s'enfonce dans sa propre confusion. Sans doute, faut-il ici préciser, cela pourrait avoir son impor-

tance, que Bruno Dumont n'est pas croyant. Mais si la carrière d'*Hadewijch* apparaît déjà comme compliquée, alors qu'aux yeux de certains ce film est son plus puissant (pas une mince remarque quand on est déjà l'auteur de *la Vie de Jésus*, de *Flandres* : des films indélébiles). Pourtant, c'est un film refusé de partout... Cannes n'en a pas voulu, Venise a hésité, mais finalement non. On voit trop ce qui gêne : Dumont filme magnifiquement bien, et avec la plus grande écoute, une fille qui se trompe. Et dont il sait qu'elle se trompe. Et sa mise en scène refuse de la juger. Comme elle n'explique pas non plus le terrorisme mais l'impose comme un fait : c'est là, c'est partout, c'est tous les jours à certains endroits du monde. On a aussi vu des spectateurs avertis bloquer sur le discours sur Dieu, la notion de justice, d'humiliation et s'énerver de la précaution de Dumont à filmer ce qui ne sont que des clichés idéologiquement rentables. Or, justement, Dumont ne filme que ça : l'erreur. Celle d'une fille qui ne voit pas à quoi elle sert quand d'autres voient déjà avec précision à quoi elle pourra servir. Céline, comme toute mystique, cherche un chemin, mais surtout un chemin où se perdre, la bonne route était à côté d'elle, elle n'a

rien vu. La mise en scène le savait, mais comme chez Bresson (celui de *Pickpocket*, du *Diable probablement*), elle n'en a rien dit. Son événement de cinéma, c'est de faire l'expérience d'avancer là où c'est casse-gueule, en terrain boueux (la pureté : une blague sinistre) sans se préserver de distance, mais sans toutefois y adhérer.

ELLIPSE. L'équilibre qu'il invente pour arriver à filmer cette furie mystique, il faut le voir pour le croire : un cinéaste qui manie à ce point la soustraction, l'ellipse, la juste dose propose un film irrécusable, comme avant lui *Ordre* de Dreyer ou, jeune fille du même prénom, le *Céline* de Brisseau. Avec la même intensité érectile, le même désir d'être possédé par l'invisible (si on vous dit : le film le plus érotique de l'année, vous nous croyez ?) On disait furie mystique, et il faut, le meilleur pour la fin, décrire Hadewijch, ou plutôt le miracle d'actrice qui la porte, Julie Sokolowski (première fois à l'écran) incurvée sur elle-même, indéchiffable, en vacance de sens, éperdue, paumée dans le temps, entre autres : rien ne la distingue d'une autre jolie jeune fille de 2009 sinon, tapie dans sa douceur polie et dans un calme flipant, cette attente d'amour dingue qui la fait différente.

PHILIPPE AZOURY